la disposition des enfants, et il se trouve toujours quelqu'un à point nommé pour les faire passer d'une rive à l'autre, soit le matin, soit le soir. Un jour, un petit jeune homme de treize ans, sans expérience, se trouva seul près de la chaloupe à l'heure du passage. Pour ne pas manquer l'école, on fit la traversée sous sa direction, et, malgré un temps épouvantable, et une fière peur de la part des petites filles, dont une se trouva mal de saisissement, on arriva sans naufrage, et la classe ne fut pas manquée. C'est assez vous dire quel a été, à la longue, le succès des Sœurs. Une cinquantaine d'enfants se sont déjà fait inscrire. L'œuvre paraît bénie de Dieu, et les fidèles compagnes de Jésus deviendront et sont déjà les meilleurs auxiliaires du Missionnaire.

L'année 1883, qui nous a apporté tant de grâces : la visite des RR. PP. Soullier et Tabaret, l'arrivée et l'installation des Religieuses et les noces d'argent de notre bon et saint évêque, ne s'effacera pas de nos mémoires.

Agréez, mon très révérend et bien-aimé Père, le profond respect de votre enfant bien affectionné et bien obéissant en N.-S. et M. I.,

J.-V. Fourmond, o. m. i.

LETTRE DU R. P. VANTIGHEM AU R. P. LEDUC.

Mac-Leod, le 11 novembre 1883.

Mon révérend Père Leduc,

Vous me pardonnerez, je l'espère, mon trop long silence, car c'est à peine si je respire enfin un peu, après des voyages sans bout, pour ainsi dire. Me voilà enfin là où l'on veut que je sois, pour quelque temps du moins. Je suis ici dans un local appartenant aux Sœurs ; c'est

une hutte moins confortable qu'une remise d'animaux et entourée d'habitations du même genre. A tout ceci on donne quelquefois le nom de *Town of Mac-Leod.*

Oui, mon révérend et bien cher Père, me voilà à plus de trois cents milles de Saint-Albert, tout au sud du diocèse, au pied des montagnes Rocheuses, et non loin de la frontière, parmi des gens presque païens, qui travaillent le dimanche comme pendant la semaine, quand ils ne boivent pas et ne jouent pas au billard. Je ne sais pas s'ils savent qu'il y a un Dieu. Mais oui, ils doivent le savoir, car ce nom si saint de Dieu est souvent sur leurs lèvres, mais de quelle manière ! S'ils connaissent Dieu, ce n'est que pour le blasphémer, car pour eux, c'est le blasphème qui illustre et embellit la conversation. Quel changement pénible pour moi ! Il y a huit ans je quittais les Flandres catholiques, mes parents, qui m'avaient élevé dans la piété et la paix. Cette paix, cette vie tranquille, j'en retrouvais les charmes dans les maisons où j'ai eu le bonheur de passer, et me voilà tout à coup lancé dans un autre extrême. Plus de communauté, plus de confrères, plus de récréations joyeuses, pas même un petit jardin ou un arbre pour se mettre à l'ombre et à l'abri. Oui, je le répète : quel changement pour moi ! Une chose cependant me reste, et c'est la principale : je possède avec moi le Très Saint-Sacrement. C'est tout dire. Ce trésor devrait me suffire, mais le changement est si brusque, que j'en éprouve quelque peine. Ne croyez pas cependant, bien cher Père, que je m'ennuie ; il n'en est rien, pour le moment du moins. Je serais un pauvre missionnaire et fort à plaindre, s'il en était ainsi. Bien au contraire. Je me félicite de pouvoir enfin travailler, moi aussi, à la vigne du Seigneur, malgré le douloureux saisissement dont j'ai été pris à mes brusques débuts.